

VINCENT **ALBOUY**, ANDRÉ **FOUQUET**

FAUNE DES VILLES

300 espèces qui vivent parmi nous



FAUNE DES VILLES

VINCENT **ALBOUY**, ANDRÉ **FOUQUET**

© Delachaux et Niestlé SA, Paris, 2020

Dépôt légal : mars 2020

ISBN : 978-2-603-02686-1

Couverture : **Léa Larrieu** ; photos : © André Fouquet, © Vincent Albouy (4^e de couv., à droite)

Conception graphique et mise en pages : **Léa Larrieu**

Préparation : **Claire Dauvel**

Correction : **Monika Gabbay**

Photographeur : **Chromostyle**

Achévé d'imprimer en mars 2020 sur les presses de l'imprimerie **Printer Portuguesa, Portugal**

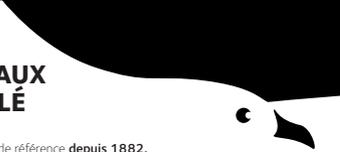
Cet ouvrage ne peut être reproduit, même partiellement et sous quelque forme que ce soit (photocopie, décalque, microfilm, duplicateur ou tout autre procédé analogique ou numérique), sans une autorisation écrite de l'éditeur.

Tous droits d'adaptation, de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

FAUNE DES VILLES

300 espèces qui vivent parmi nous

CHARTRE DELACHAUX ET NIESTLÉ

- 
- 1 L'éditeur nature de référence **depuis 1882**.
 - 2 Le fonds éditorial le plus complet en langue française avec **plus de 450 ouvrages** consacrés à la nature et à l'environnement.
 - 3 Des auteurs **scientifiques et naturalistes reconnus**.
 - 4 Les **meilleurs illustrateurs naturalistes**, pour la précision et le réalisme.
 - 5 Des ouvrages spécifiquement adaptés à l'utilisation sur le **terrain**.
 - 6 Des **contenus actualisés** régulièrement pour relayer les avancées scientifiques les plus récentes.
 - 7 Une **démarche éco-responsable** pour la conception et la fabrication de nos ouvrages.
 - 8 Une **approche pédagogique** qui sensibilise les plus jeunes à l'écologie.
 - 9 Une réflexion qui éclaire les **grands débats sur l'environnement** (biodiversité, changement climatique, écosystèmes).
 - 10 Une implication aux côtés de tous ceux qui œuvrent en faveur de la **protection de l'environnement** et de la conservation de la biodiversité.
- RETROUVEZ-NOUS SUR WWW.DELACHAUXETNIESTLE.COM ET SUR FACEBOOK



DELACHAUX
ET NIESTLÉ



Sommaire

Introduction	7
300 espèces qui vivent parmi nous	41
Vertébrés	43
<i>Oiseaux</i>	45
<i>Mammifères et autres vertébrés</i>	81
Invertébrés	99
<i>Papillons</i>	101
<i>Guêpes, abeilles et fourmis</i>	127
<i>Mouches et alliés</i>	141
<i>Coléoptères</i>	153
<i>Punaises et alliés</i>	175
<i>Orthoptères et libellules</i>	187
<i>Araignées et autres invertébrés</i>	201
Index	215
Crédits photographiques	223



Introduction

Les sociétés humaines, depuis les plus anciennes jusqu'à celles hyper-technologiques d'aujourd'hui, ont centré leur stratégie de survie sur deux axes : la recherche ou la construction d'un abri et la possibilité de disposer d'une nourriture suffisante. Comme s'y sont greffées peu à peu d'autres préoccupations, on est passé du village regroupant quelques huttes, installé à proximité des lieux de chasse ou de cueillette, à la ville moderne, abri collectif surpeuplé aux sols fortement artificialisés, irrigué par un réseau dense de voies de communication. Pour diverses espèces de plantes et d'animaux, la ville représente une multitude de milieux où trouver les conditions indispensables à leur survie. Les plantes ont besoin d'un lieu où enfouir leurs racines, offrant eau, lumière et éléments minéraux nécessaires à leur croissance. Les animaux ont besoin d'un endroit où s'abriter du froid, des intempéries ou du soleil, à proximité de végétaux ou de détritiques à manger, et d'autres espèces animales à chasser.

C'est ainsi que la nature sauvage, c'est-à-dire une nature qui s'installe et vit sans l'aide de l'être humain, et parfois

contre sa volonté, peut s'observer jusque dans les centres les plus bétonnés.

Mais, sans surprise, une décroissance continue de cette biodiversité urbaine se constate, des petites aux grandes agglomérations, et dans ces dernières, des banlieues périphériques au centre.

La jungle urbaine des plantes sauvages

En majorité, les animaux des villes sont herbivores, détritivores ou omnivores, ce qui signifie qu'ils dépendent en totalité ou en partie pour leur nourriture de végétaux vivants ou morts. Le plus souvent, ils se nourrissent de végétaux sauvages dont ils ne peuvent se passer pour leur survie, d'où l'importance pour la faune urbaine des zones où cette flore sauvage peut prospérer, ou au moins se maintenir. Ce sont en général des espaces interstitiels comme les friches, les terrains vagues, les talus des voies de communication, les délaissés routiers, les parties peu fréquentées et peu entretenues autour des entrepôts et des usines ou dans les grands parcs.

Friches et terrains vagues

Une ville naît, évolue, change au fil des années, des événements historiques, des modifications de l'économie.



Une minuscule zone en friche le long d'un trottoir, rapidement devenue un dépotoir.

À notre époque, la tendance générale est à l'expansion, à la densification du tissu urbain. De nombreux terrains peuvent changer d'usage un jour ou l'autre, et à cette occasion être abandonnés durant un temps plus ou moins long.

Les projets immobiliers dans des quartiers vieillissants dont les immeubles sont promis à la démolition plutôt qu'à la réhabilitation, les fermetures d'usines causées par les mutations économiques, l'abandon de terres cultivées dans la périphérie grignotée par l'urbanisation, la mise en réserve de terrains pour une zone industrielle ou une rocade constituent autant de raisons, parmi d'autres, pour qu'un terrain bâti ou régulièrement entretenu se transforme en lieu vague où brusquement la pression humaine se fait bien moins importante. Il est difficile de connaître la superficie cumulée à l'échelle d'une ville de ces

friches et terrains vagues, qui ne sont jamais enregistrés en tant que tels, encore moins comme des espaces de nature. Mais elle n'est jamais négligeable, de l'ordre de 3 à 10%. Leur dissémination dans toute une agglomération en fait des relais précieux pour les déplacements de la faune et de la flore. Le propre des terrains vagues est d'être négligés. Ils apparaissent donc dans le paysage urbain comme des défauts à gommer, en leur redonnant le plus tôt possible une affectation : construction, réhabilitation ou transformation en espace vert entretenu.

Cet abandon fait au contraire tout leur intérêt pour le naturaliste en ville. Ce sont pratiquement les seuls endroits où une végétation spontanée peut librement évoluer durant un temps assez long. Leur utilisation passée et le moment de leur abandon influent sur leur richesse présente. La flore ne se réinstalle pas aussi vite au centre qu'en périphérie, sur un terrain de démolition d'un immeuble que dans l'enceinte d'une usine qui vient de fermer, sur un terrain isolé dans un bloc de constructions que sur un terrain longé par une voie ferrée ou une autoroute. Et elle n'est pas aussi exubérante l'année qui suit l'abandon que trois, cinq ou dix ans plus tard.

Pour la majorité des gens, les terrains vagues sont des lieux sans aucune valeur. Même si la nature a repris ses droits, si le lieu est riche de fleurs et d'animaux, tout se faisant sans l'intervention de l'homme, cette absence d'entretien semble gommer toute la valeur écologique des lieux et amène la plupart de nos contemporains à les considérer comme « sales ». L'une des conséquences les plus visibles de ce jugement négatif est leur transformation en dépotoir de déchets divers.

Et pourtant, pour qui sait observer, ces taches de végétation spontanée, même les plus minuscules, constituent un véritable laboratoire à ciel ouvert où s'exprime librement la dynamique de reconquête de la végétation, avec l'apparition des plantes herbacées annuelles, bisannuelles, puis vivaces, au premier rang desquelles se détache l'ortie. Quelques espèces de papillons parmi les plus belles de notre faune s'en nourrissent à l'état de chenille. Comme les terrains vagues ne manquent jamais de fleurs pour nourrir les adultes ne buvant que du nectar, les conditions de leur présence jusqu'au cœur des villes sont réunies. Quand le terrain vague est laissé à l'abandon durant plusieurs années, la ronce ne tarde pas à s'y établir. Formant des buissons touffus,

elle émet de longues tiges souples qui retombent vers le sol et s'enracinent à leur point de contact. Le buisson s'étend ainsi chaque année un peu plus. Les ronces fournissent d'abondantes ressources alimentaires à toute une faune associée.

Les oiseaux entretiennent des relations étroites avec la ronce. Ses tiges armées de solides épines constituent une protection efficace pour de nombreuses espèces qui viennent installer leur nid au creux des buissons épais.

À l'automne, les mûres sont appréciées des frugivores, qui digèrent la pulpe mais rejettent les graines dans leurs fientes. Celles-ci peuvent alors germer, parfois loin du pied qui les a portées. Les oiseaux se déplacent facilement et sont parmi les premiers animaux à coloniser un nouveau terrain vague, il n'est donc pas étonnant que cette plante soit aussi fréquente en milieu urbain.

En ville, la reconquête par les arbres d'un terrain abandonné est souvent très rapide, grâce à l'apparition d'espèces pionnières parfaitement adaptées à une large diffusion de leurs graines, comme le buddleia, l'ailante ou l'érable negundo aux graines disséminées par le vent. Le sureau noir, lui, utilise le même stratagème que la ronce : à l'automne,



Paon de jour butinant un buddleia.
Sa chenille se nourrit sur l'ortie.

ses grappes de baies noires font le délice de nombreux oiseaux, sédentaires ou de passage, qui se chargent de la dispersion de ses graines dans leurs crottes. Le sureau et la ronce sont de véritables stations-service pour la petite faune. Leur feuillage est brouté par divers insectes, en particulier des chenilles, leur sève est sucée par des pucerons, leurs fleurs sont visitées par de nombreux butineurs, leurs fruits mangés par les oiseaux. La moelle tendre de leurs tiges mortes abrite les nids de diverses espèces de guêpes et d'abeilles solitaires. En revanche, le buddleia, l'ailante et l'érable negundo, originaires d'autres continents, sont beaucoup moins attractifs pour la biodiversité urbaine, mise à part la floraison très mellifère du premier, surnommé pour cette raison « l'arbre à papillons ».

Les terrains vagues ne sont pas des milieux pérennes. La reconquête de la



Terrain vague en voie de bétonnage.

nature peut durer quelques années, mais l'homme finit toujours par reprendre le contrôle de l'endroit. Une nouvelle construction, un aménagement routier ou ferroviaire détruisent aussi sûrement ce fragment de nature libre que sa transformation en espace vert officiel, c'est-à-dire cultivé et entretenu et non plus sauvage et spontané. Les seules friches urbaines de longue durée de vie sont celles établies le long des voies de communication. La route, l'autoroute, la voie de chemin de fer sont un trait d'union entre la ville et la campagne qui l'entoure, axes de développement du tissu urbain, tentacules bordés de constructions s'insinuant dans l'espace encore vide des environs.

Les bords des routes et des voies de chemin de fer ne manquent jamais d'intérêt pour le naturaliste curieux. La moitié des emprises routières sont constituées de ce que les spécialistes



appellent des « dépendances vertes », c'est-à-dire des zones végétalisées, où les véhicules roulent très rarement ou jamais. Bien sûr, ces dépendances sont fragmentées, étroites. Mais à l'échelle d'une agglomération, leurs surfaces cumulées deviennent conséquentes. Et elles constituent de véritables corridors biologiques, permettant le déplacement en petites étapes des animaux comme des plantes d'un milieu favorable à un autre.

Les plantes qui s'y installent ne se retrouvent pas là par hasard. Elles se regroupent par affinité, selon la nature du sol, son exposition, la nature environnante. En périphérie des villes se mélangent les espèces caractéristiques de deux milieux agricoles particuliers, la prairie maigre, permanente, et la

La petite ceinture de Paris, une voie de chemin de fer inutilisée, est devenue au fil des ans une friche pleine de vie.



friche dense, transitoire. Sur les bords de route où l'entretien régulier, par la fauche et/ou le broyage, se combine avec un sol pauvre n'ayant pas été récemment retourné, au milieu des graminées qui supportent bien fauche, broyage et passage modéré des voitures, des plantes adventices des cultures s'installent. Ce peuplement végétal est favorable aux insectes, papillons, criquets et sauterelles, et aux vertébrés qui s'en nourrissent. Les plantes ne sont pas les seules à profiter des voies de communication. Certains animaux ont appris à suivre ces chemins bizarres pour accéder à de nouvelles ressources alimentaires. L'exemple le plus frappant est certainement celui du renard. Il néglige les routes, probablement trop dangereuses à son goût. En revanche, les voies ferrées, plus calmes et plus directes, lui permettent de faire des incursions en centre-ville depuis des zones périphériques plus tranquilles.

Mais les gaz des pots d'échappement, les déchets générés par le passage des véhicules, de l'usure de la gomme des pneus aux bouteilles vides jetées par les fenêtres en passant par les fuites d'huile, le sel répandu contre le verglas ou les herbicides utilisés régulièrement sur les voies de chemin de fer en font des lieux particulièrement pollués.

La circulation elle-même est au mieux un obstacle pour le déplacement des animaux, au pire responsable de nombreux décès par collision, des insectes collés aux pare-brise et aux radiateurs jusqu'aux oiseaux et autres vertébrés régulièrement écrasés. L'entretien par broyage de la végétation, sans tenir compte de la saison, contribue également à stériliser un milieu au potentiel assez riche par endroits. Heureusement, les consciences commencent à s'éveiller et les services techniques de certaines collectivités adoptent des pratiques plus respectueuses de la biodiversité.

Pares urbains

Les zones arborées ne manquent jamais en ville, même dans les plus grandes agglomérations. Restes de forêts périphériques, zones inondables longtemps inconstructibles, anciennes carrières ayant servi à construire la ville, etc., elles ont souvent été transformées en parcs publics à partir du XIX^e siècle. Parfois, ces terrains ont été anciennement lotis, avant d'être transformés en quartiers résidentiels, où chaque propriété enclôt une partie plus ou moins grande du bois sous la forme d'un parc d'agrément. La plupart des villes conservent donc des lambeaux de l'un des milieux les plus riches de nos

contrées, la forêt. Ce milieu résiduel est malheureusement souvent très dégradé. L'aménagement horticole peut gommer une grande partie de la végétation spontanée, notamment de la végétation arbustive et herbacée. Les méthodes d'entretien mécanisées appauvrissent encore le milieu, avec la tonte régulière des pelouses, le ramassage systématique des feuilles mortes par exemple, sans parler de l'introduction massive en ville d'arbres exotiques. La fréquentation importante, par le piétinement et la pollution organique engendrée, modifie et banalise encore un peu plus le milieu. Celui-ci n'est vraiment riche que dans les zones écartées négligées par le public comme par les aménageurs, ou bien inaccessibles pour des raisons de sécurité ou de relief, ainsi que dans certains parcs privés peu fréquentés, voire laissés à l'abandon. Cependant, la vie sauvage s'accroche toujours, parfois de manière inattendue, dans ces parcs urbains, et ce sont des lieux à fréquenter régulièrement, et en toute saison, pour y recueillir un chapelet de découvertes naturalistes et de rencontres improbables ailleurs.

Les premiers textes historiques où il fut recommandé de planter des arbres le long des avenues et de créer des jardins dans les villes datent du règne



Arbre sécurisé et zone interdite au public dans un parc de Bordeaux.

d'Henri IV. C'est d'ailleurs à cette époque que fut créé à Montpellier – ville universitaire renommée depuis le Moyen Âge pour sa faculté de médecine – le premier jardin botanique de France, qui existe toujours. À cette tradition d'entretenir un jardin à herbes médicinales s'est ajoutée la curiosité des botanistes qui suivirent les grands explorateurs, et ainsi naquirent les premiers parcs urbains. Cet engouement ancien pour les espèces exotiques est encore bien visible aujourd'hui, puisque celles-ci représentent la grande majorité des arbres plantés dans nos villes. De leurs voyages dans le Nouveau Monde, à partir du XVI^e siècle, les botanistes nous ont rapporté notamment le robinier faux-acacia, le tulipier de Virginie, le platane, divers érables, etc. De Turquie sont venus au XVIII^e siècle le marronnier d'Inde et l'albizia.



Marronniers d'Inde d'alignement au feuillage fortement attaqué par la mineuse du marronnier.

Les expéditions en Chine et au Japon nous ont apporté le ginkgo, les magnolias, les sophoras de Chine ou du Japon, le cédre de Chine, etc. Ces espèces se sont retrouvées dans les parcs à la française ou à l'anglaise, dans les cimetières, le long des avenues.

Les boisements résiduels sont le plus souvent une forme très appauvrie de la chênaie, la forêt dominante en Europe occidentale où le chêne joue un rôle central. Son port majestueux et sa très grande longévité l'ont inscrit dans l'imaginaire collectif, comme le chêne de Vincennes sous lequel saint Louis rendait la justice. C'est aussi l'arbre probablement le plus riche en biodiversité animale : les entomologistes comptent plus de 500 espèces d'insectes herbivores, dont une soixantaine de chenilles, vivant de son bois, de ses bourgeons, de ses rameaux, de son feuillage ou de ses glands.

Cette manne attire un cortège d'invertébrés parasites ou prédateurs, et toute cette masse nourrit de nombreux vertébrés insectivores. Sous les grands arbres, dans les zones plus ou moins laissées à elles-mêmes, où la fréquentation reste faible et les entretiens modérés ou absents, se maintient une strate arbustive parfois assez dense. Les buissons et les broussailles représentent un abri indispensable aux oiseaux. S'ils sont assez épais, ils y trouvent la tranquillité, même si les activités humaines restent importantes à proximité. Les zones arbustives, plus ou moins impénétrables par les promeneurs, constituent de mini-sanctuaires dans lesquels les oiseaux peuvent nicher et des mammifères s'abriter ou se réfugier à l'abri du dérangement humain. En bordure des massifs arborés donnant sur des zones herbacées ouvertes, la lumière parvient en abondance. Un ourlet de plantes très diverses y pousse, pour autant que des entretiens trop fréquents ne créent pas un passage abrupt de la pelouse tondu aux arbres et arbustes. Ces lisières ressemblent à celle des clairières des forêts naturelles ou des haies champêtres.

Les lisières sont précieuses pour un grand nombre d'invertébrés, qui ont besoin à la fois de l'abri d'une zone

arborée et buissonneuse qui les protège des intempéries, et d'une zone ouverte et ensoleillée pour y trouver leur nourriture ou celle de leurs larves. Les papillons, en particulier, apprécient les grands parcs arborés troués de clairières en herbe, à condition que celles-ci ne soient pas tondues à ras durant toute la belle saison. Dans certains grands parcs urbains existent des zones interdites au public. C'est dans ces endroits privilégiés que les espèces d'oiseaux sensibles au dérangement peuvent venir se reproduire, car c'est à cette époque cruciale qu'ils supportent le moins bien la présence humaine. Cela vaut surtout pour les oiseaux qui nichent au sol, comme les fauvelles, les pouillots ou les rougegorges.

Endroit du bois de Vincennes où la végétation laissée à elle-même rappelle l'ambiance des forêts naturelles.



Ces espèces apprécient également les terrains en friche inaccessibles mais sont absentes du centre des villes en général.

L'intérêt des plantes cultivées

À côté des espaces laissés à eux-mêmes où la végétation spontanée peut s'exprimer librement, la ville comprend de nombreux espaces où dominent les plantes cultivées. Celles-ci, bien que moins intéressantes pour la biodiversité animale, représentent toutefois une forme de nature appauvrie à la base de diverses pyramides alimentaires.

Les jardins urbains

Jardins publics et privés, notamment dans la ceinture périphérique de la ville, offrent une surface cumulée très importante. Liés à un type d'habitat très populaire, la maison individuelle et les jardins privés ont une surface plus ou moins grande selon la densité des constructions. Les jardins publics, comme les squares, qui se distinguent des parcs par leur surface bien plus modeste, peuvent se rencontrer jusqu'au cœur des villes. Toutes les ambiances s'y retrouvent, depuis le petit bouquet d'arbres intimiste jusqu'au jardin géométrique alliant pelouse tondue et parterres de fleurs ornementales.

Ces jardins, publics comme privés, selon la façon dont ils sont cultivés et entretenus, sont susceptibles d'abriter une vie sauvage qui peut être variée ou très pauvre, mais qui n'est jamais absente.

Bien que la règle souffre de nombreuses exceptions, la surface des jardins tend à diminuer de la périphérie vers le centre. Quand une agglomération s'accroît, les constructions se densifient dans les banlieues proches. Le parc d'une demeure bourgeoise est loti, le potager d'une maison ouvrière est vendu en terrain à bâtir, un petit immeuble remplace un pavillon individuel. Mais en périphérie, de nouveaux lotissements grignotent la campagne alentour. En résumé, pendant que le centre, en s'étendant, dévore les jardins de la proche banlieue, la grande banlieue grignote l'espace rural alentour et de nouveaux jardins sont créés. La ville est toujours ceinturée de nombreux jardins privés.

Tout jardinier, même le plus insensible à la nature qui l'entoure, ne peut manquer de remarquer les oiseaux de son jardin. Se déplaçant facilement en volant, y trouvant des ressources alimentaires parfois abondantes et de nombreux abris, certains oiseaux fréquentent régulièrement les jardins des villes, et s'y installent à demeure



Un jardin ornemental de square des plus classiques.

quand les conditions d'un bon accueil sont réunies. La plupart se retrouvent dans les friches et les parcs.

Bien moins visibles, les insectes et autres invertébrés sont nombreux à se trouver dans les jardins. Les plus connus sont ceux qui s'attaquent aux cultures et plantations. Mais ils ne représentent que la partie émergée de l'iceberg : pollinisateurs, recycleurs, prédateurs et parasites rassemblent la grande majorité des espèces. Longtemps victimes collatérales des traitements pesticides contre les ennemis des plantes cultivées, ils profitent aujourd'hui de l'interdiction d'utiliser des insecticides chimiques de synthèse faite aux particuliers comme aux collectivités locales. Ils bénéficient également d'une prise de conscience à la fois de leur présence, de leur rôle important et de la nécessité de les protéger, qui se traduit notamment



Le rucher du jardin des Tuileries, en plein centre de Paris.

par la vogue récente des hôtels à insectes ou celle des ruches urbaines.

Si le jardin urbain est par définition le lieu des plantes cultivées, ornementales le plus souvent, parfois potagères, la vitalité de la nature se traduit par l'apparition régulière d'espèces sauvages banales favorisée par les techniques de culture. Ces « mauvaises herbes », en compétition avec les fleurs et les légumes, ont une image si négative que l'opinion générale décrète qu'elles font « sale ». Les goûts et les couleurs ne se discutent pas, mais un paillage en plastique noir destiné à les empêcher de pousser fait-il plus « propre » ? Il semble que le blocage ne soit pas d'ordre esthétique, mais psychologique : elles poussent sans le consentement du jardinier, sans son aide, contre sa volonté même, quel scandale ! Le naturaliste, lui, y trouve matière à observation et à réflexion. Le bouleversement régulier des planches

du jardin, pour semer, planter ou récolter, expose le sol nu aux rayons du soleil, qui chauffent et agressent par leurs rayons ultraviolets, comme au vent qui dessèche ou à la pluie qui ravine. Pour ces raisons, la nature a horreur du sol nu. Elle réagit en cicatrisant le plus rapidement possible la plaie.

Son pansement, ce sont justement ces « mauvaises herbes ». Le meilleur moyen de lutter contre elles est donc de garder le sol couvert par un paillage, un mulch ou une culture d'engrais vert, techniques très profitables à la faune du sol.

Arbres d'alignement et parterres de fleurs

Dans les centres-villes, la majorité de la verdure, celle qui saute aux yeux et se voit de loin, est représentée par la couronne des arbres d'alignement. L'arbre isolé est rare en zone urbaine, les rues, les avenues, les places étant plantées de rangées d'arbres. Pour que les passants et véhicules puissent circuler sans entraves, les branches les plus basses sont coupées au ras du tronc jusqu'à trois ou quatre mètres de hauteur, parfois plus, dessinant la silhouette familière d'un arbre au tronc élancé supportant une

couronne réduite. Car pour les mêmes raisons, mais aussi pour laisser la place aux divers fils électriques et dégager les façades des bâtiments, la couronne est régulièrement élaguée, voire taillée à ras. La charpente de l'arbre est alors réduite à quelques courtes ramifications se terminant par des moignons. La même constatation peut être faite au sujet des racines. Les tranchées dans la voie de circulation ou les trottoirs pour enfouir les canalisations, les fondations profondes des immeubles sont autant d'obstacles au développement normal et harmonieux du système racinaire. Le goudronnage ou le bétonnage du tour de l'arbre l'empêchent bien souvent de respirer.

Soumis à de tels stress, comment s'étonner que les arbres des villes se portent mal, et qu'il faille régulièrement en abattre pour des raisons de sécurité ? Même dans un square, au milieu d'une pelouse, l'arbre urbain est maltraité. Les feuilles mortes, indispensables pour alimenter l'humus du sol et renvoyer dans la terre une partie des nutriments que l'arbre y a prélevés, sont considérées comme des déchets à supprimer, à détruire. Toute une panoplie de technologie est mise en œuvre pour faire disparaître ce que les invertébrés et les micro-organismes du sol savent très bien manger et digérer,



Les écailles des troncs de platane abritent une faune minuscule, notamment en hiver.

sans bruit et gratuitement. Le sol s'appauvrit, les petites proies des insectivores se font rares, le choix d'espèces exotiques réduit l'éventail des chenilles et autres insectes herbivores pouvant se nourrir du feuillage, les oiseaux nichant près du sol n'y trouvent aucun abri.

C'est toute la chaîne écologique de l'arbre qui est ainsi brisée. Quel aspect positif le naturaliste peut-il voir dans cette volonté sans cesse renouvelée d'aller contre la nature ? Peut-être les cavités qui se creusent prématurément dans les troncs des arbres sévèrement élagués, et qui abritent parfois un couple d'oiseaux cavernicoles, des chauves-souris, une colonie d'abeilles mellifères ou quelques larves de cécidomyie...

Comme nous l'avons vu, la plupart des arbres plantés en ville appartiennent à

des espèces exotiques. Certaines ne viennent pas de très loin, comme le marronnier originaire d'Europe du Sud-Est. Le platane commun, aux écailles d'écorce caractéristiques, est le résultat d'une hybridation entre le platane d'Orient, venu d'Asie occidentale dans l'Antiquité, et le platane d'Occident originaire d'Amérique du Nord. Il ne nourrit aucune chenille de ses feuilles. En revanche, les écailles d'écorce qui se détachent de son tronc au fur et à mesure de sa croissance abritent une petite faune très intéressante à observer.

L'ailante est venu de Chine comme une curiosité botanique. Son port très esthétique – un tronc droit et cylindrique surmonté d'une ramure large et ouverte – et ses grandes feuilles très découpées lui ont valu d'être largement planté dans les parcs, les jardins et le long des avenues à partir de la fin du XVIII^e siècle. Malheureusement, sa fructification abondante, ses fruits ailés emportés loin par le vent et sa tendance à drageonner sans retenue en font aujourd'hui une espèce invasive, colonisant terrains vagues et talus des routes et des chemins de fer mais aussi certains milieux naturels ou semi-naturels. Une seule chenille se nourrit de son feuillage, celle du bombyx de l'ailante,